

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°30 – décembre 2010 /janvier 2011

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages
Novalis et l'initiation



Novalis (1772-1801)

DOCUMENT BIOGRAPHIQUE**Novalis****Nach einer Zeichnung von Claus von der Deden****Novalis & Schelling**

« Avant que M. Oken, M. Kreuzer, M. Goerres, se fussent groupés autour de lui, M. de Schelling avait rencontré à Iéna [en 1791] un poète qui, dans l'histoire de la philosophie allemande, se place gracieusement à ses côtés. Ce poète, c'est l'auteur des *Disciples à Saïs*, c'est Novalis. Esprit aimable et souffrant, exquise et subtile nature dont le christianisme et les doctrines panthéistes se partagèrent douloureusement les nobles instincts, Novalis a été pour M. de Schelling un Synésius plein de délicatesse et de profondeur »¹.

¹ Saint-René Taillandier, « De la poésie philosophique en Allemagne », *Revue des deux mondes*, 1844.

Du même âge à peu près que Tieck, deux auteurs de cette époque, ses amis de classe et d'enfance, auraient pu l'égaliser en réputation, si la mort ne les eût enlevés, l'un à vingt-six ans, et l'autre à vingt-neuf. Le premier qui est à peine connu, est Wilhelm Heinrich Wackenroder.

Il n'a laissé qu'un seul ouvrage : *Effusions de cœur d'un moine ami des arts*. Il fut accueilli avec faveur par les jeunes artistes allemands qui se trouvaient à Rome, mais il paraît que la fin prématurée de l'auteur a plus fait pour son succès que son mérite.

Le second promettait de devenir un des lamineurs de la pléiade romantique, mais il n'eut pas le temps de passer complètement à l'état lumineux, et il n'est pas toujours assez clair pour être intelligible. Ce jeune poète est Friedrich Ludwig de Hardenberg, connu seulement sous le pseudonyme de Novalis, né en Saxe en 1773. Ses oeuvres ont été publiées à Berlin en 1826 par Tieck et Friedrich Schlegel, et précédées d'une notice biographique par le premier, pleine de sentiment et d'intérêt, et qui fait peut-être plus regretter l'auteur que ses œuvres mêmes. Ces deux volumes ne se composent guère que de fragments. Le premier est le commencement d'un ouvrage intitulé : *Le disciple de Saïs [sic]*, destiné, dit l'éditeur, à devenir un roman scientifique. Tel qu'il est, c'est un fragment mystérieux, ouvrant devant nous des profondeurs dans lesquelles on s'engage sans trouver d'issue, et à peu près aussi obscur pour le vulgaire que les hiéroglyphes de l'Égypte. Ce n'est encore qu'un fragment que son roman d'*Heinrich d'Ofterdingen*, dont le héros est un des minnesänger, et qui devait devenir sous les mains de Novalis, l'apothéose de la poésie. On ne peut nier que dans ces écrits, et dans tous les morceaux dont ce recueil se compose, on ne voie briller, et souvent même, des lueurs de génie qui étonnent ; mais elles s'échappent de nuages si sombres, de vapeurs mystiques si épaisses, qu'on est excusable de ne pas les poursuivre. Il a laissé aussi quelques poésies du genre lyrique, presque toutes d'une inspiration religieuse, haute et profonde, mais péchant aussi sous le rapport de la clarté. Il aime Dieu et la nature à la manière de Schelling, et on n'est pas bien sûr en l'admirant, de savoir ce qu'on admire. Malgré de nobles et belles pensées et une richesse de style qui perce sous la teinte d'obscurité dont il s'enveloppe, on lit fort peu Novalis ; on le regrette.

De même que Novalis avait tenté de faire l'apothéose de la poésie, Schelling, que nous venons de nommer, a tenté de faire dans ses ouvrages l'apothéose de la Nature. Lié d'amitié avec les novateurs dont nous venons de parler, Friedrich Willielm Joseph Schelling, né à Leonberg dans le Wurtemberg en 1775, est connu

dans le monde par son système philosophique, communément appelé Philosophie de la Nature ; Fichte avait poussé l'idéalisme au delà de Kant, et Schelling l'a poussé au delà de Fichte ; à force de vouloir élever la matière jusqu'à l'âme, il n'est pas bien sûr qu'il n'ait pas abaissé l'âme jusqu'à la matière. Spinoza spiritualiste, il ne s'égarait peut-être pas dans ses systèmes, mais le lecteur s'y perd, à moins qu'il ne soit de la force d'Ancillon², qui a rendu clair pour tout le monde, ce qui ne l'était que pour quelques adeptes. Comme écrivain, Schelling a les mêmes défauts et les mêmes qualités que Novalis, beaucoup de poésie voilée par de la brume, beaucoup d'éclat caché dans des ténèbres³.

DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

L'anatomie du corps humain nous montre que l'homme, comme le dit spirituellement Bacon, est une *plante renversée* ; puisque la tête est la racine des nerfs et des facultés, et que les parties séminales sont en bas. De même l'anatomie de l'âme humaine nous prouve que la créature spirituelle est une plante renversée, puisque la raison est la racine des facultés de l'intelligence, et que les organes producteurs des actes sont tournés vers la terre. Cette analogie n'est-elle pas excessivement remarquable ? Au reste, tout cela est très naturel ; la plante tire d'en bas son origine : c'est en bas que doivent être ses racines, tandis que sa semence et sa fleur se montrent à la partie supérieure, où se produisent effectivement ses fruits. L'homme tire d'en haut son origine : c'est en haut que doivent être ses racines, tandis que sa semence et sa fleur nous arrivent sur la terre, où se produisent effectivement ses actes. Il était tout simple que par sa constitution, le corps de l'homme nous offrit un emblème de la constitution de son esprit. Ces emblèmes sont, en général, ce qu'il y a de plus beau et de plus intéressant dans la nature. « Le véritable observateur, disait Novalis, est celui qui sait découvrir l'analogie de la nature avec l'homme, et celle de l'homme avec le Ciel. »

Blanc Saint-Bonnet⁴

² Frédéric Ancillon, né et mort à Berlin (1766-1837), auteur, entre autres volumes, d'un *Essai sur la science et la foi philosophique*, Paris, 1830.

³ Le Fèvre-Deumier, Jules, *Leçons de littérature allemande*, Paris, 1893.

⁴ *De l'unité spirituelle de la société et de son but au-delà du temps*, Paris 1845.

LE SEMEUR,**Journal Philosophique et Littéraire,**

PARAISANT LE MERCREDI.

Le champ, c'est le monde.
Mars 1847. 36LITTÉRATURE ALLEMANDE
LE ROMAN ESTHÉTIQUE EN ALLEMAGNE*Henri Ofterdingen, de Novalis*

Henri arrive enfin à Augsbourg, chez son aïeul, un soir de grande fête ; il tombe au milieu d'une foule enjouée. Les jeunes filles d'Augsbourg ont l'oreille peu délicate, et plus d'un mot étonnant circule dans la société. Le bon ton nous semble exclu de cette gaieté fort allemande et de mauvais goût. Novalis, qui a une si grande délicatesse dans les sentiments, ne la porte pas toujours dans son langage. Quoi qu'il en soit, cette fête offre à Henri les deux êtres qu'il attendait : un poète nommé Klingsohr [*sic*] (oreille retentissante) et sa fille Mathilde, « rose destinée à fleurir sur les pas du génie. » Ces deux personnages lui causent, par le charme de leurs entretiens, la surprise la plus douce. Ces entretiens forment une des parties les plus intéressantes du livre. Novalis sait faire causer ses héros ; ils semblent ne parler que pour eux-mêmes, et le professeur dans sa chaire ne pourrait développer avec plus d'aisance les sujets, littéraires et esthétiques. Tout ce que Novalis nous donne en pensées, en observations est excellent, plein d'originalité et de profondeur. Nous ne pouvons en citer que quelques fragments :

« Le jeune poète ne peut être assez calme, assez réfléchi. Pour posséder un langage mélodieux et vrai, il faut que notre esprit soit ouvert, attentif et reposé. Quand la tempête le secoue, notre cœur ne fait entendre que des cris incohérents. L'esprit véritablement poétique est paisible et riche comme la lumière ; il est élastique et pénétrant ; on peut comparer son œuvre avec celle de cet élément précieux qui se répand sur tous les objets avec un art divin, les présentant à l'œil dans une harmonieuse diversité. Le poète est comme un rayon de lumière ; son esprit est aussi ténu et aussi impénétrable qu'un fil de verre.

« La poésie, dit plus loin Klingsohr, veut être poursuivie comme un art difficile. Si l'on ne cherche en elle que la jouissance, elle meurt bientôt en nous. Un poète ne doit pas courir oisivement tout le jour, faisant la chasse aux sentiments et aux images. Ce chemin-là ne le conduira jamais au but. Notre art exige que nous lui apportions une âme ouverte et pure, l'habitude des méditations et des recherches studieuses, des facultés exercées dans tous les sens et maintenues en activité par les travaux les plus divers. »

Ces entretiens nous prouvent que la véritable vocation de Novalis était de professer, et de guider la jeunesse dans cette voie que lui-même ne pouvait parcourir.

Goëthe, dans l'histoire de sa vie, raconte avec un art admirable comment il visitait les ateliers, les usines, les forges ; Novalis prescrit à son élève de n'oublier dans ses recherches aucun des métiers utiles : il veut que le poète comprenne tout ce qu'il voit, et qu'il pénètre tous les secrets de l'artisan. Cette idée est essentiellement allemande. Le poète allemand n'a de mépris pour aucune profession, parce qu'il les connaît toutes. La *Cloche* de Schiller, la *Fille de l'orfèvre*, une foule des plus jolies poésies de l'Allemagne, ou dessinent en reliefs vigoureux les travaux des ateliers, ou en reproduisent les refrains en les idéalisant. Les Allemands ont plus que nous le sentiment du côté poétique de la vie bourgeoise, et ils y ont gagné de puiser à des sources plus riches et plus vraies que le poète égoïste qui ne lit qu'en lui-même.

Klingsohr récite à Henri une courte allégorie de sa composition, qui doit représenter les combats que se livrent dans ce monde la fable et la vérité. Cette allégorie est lourde, presque impénétrable, au moins à l'esprit français, point assez patient pour suivre jusqu'au bout de tels problèmes fantastiques. Ceux-ci sont très-importants, car Novalis y enseigne que l'œuvre principale de la poésie est de montrer dans leur accord secret la vérité et la fable : la réconciliation de ces deux divinités souvent ennemies ici-bas devait être le triomphe final de Henri Ofterdingen.

Il serait difficile de pousser plus loin une analyse régulière de ce poème dont ces quelques morceaux feront peut-être apprécier le caractère et le genre de mérite. Ajoutons seulement que dans la seconde partie, les mystères s'amoncellent autour du personnage de Henri et à la fin le transfigurent. Il n'est plus alors, ce poète que nous voyions se développer ; il est le génie même de la poésie, et le monde se dessine sous ses pieds en formes fantastiques. C'est en vain qu'on cherche à s'acclimater dans ces régions inconnues, que l'on traverse emporté par un aérostat rapide. Il est difficile aussi de juger définitivement cette œuvre allégorique ; car Novalis n'en a

achevé que la première partie ; nous n'avons de la fin que le plan et quelques croquis. Plusieurs de ces esquisses nous plaisent. Le crayon pâle et fin qui laisse à peine deviner le contour des figures, a par moments des traits délicats et d'une beauté toute mystique. Ainsi le commencement du second chant nous présente un tableau étrange, mais au milieu duquel notre imagination saisit des ombres et des lumières qui la charment.

Nous trouvons sur une montagne battue des vents, un pèlerin mélancolique. Rien ne lui reste de son passé que des souvenirs indistincts : il voit le monde s'étendre tout autour de lui dans des horizons immenses, mais il ne se soucie point d'y descendre. Cependant la montagne solitaire se peuple pour lui d'êtres aériens et merveilleux ; des voix argentines sortent du sein d'un arbre, et penché sur le tronc antique, le pèlerin découvre dans ses fentes moussues toute une petite famille humaine cachée à l'ombre des feuilles, comme un nid d'oiseaux. Mathilde en est la mère, et le pèlerin suit avec ravissement tous les mouvements de ces petites figures. La vision disparaît, mais une jeune fille sort du bois et conduit Henri vers un solitaire qui habite près de là dans des ruines. « De jeunes buissons verts et frais entourent les vieilles murailles, comme une couronne de feuillage posée sur la tête argentée d'un vieillard. » C'est là que Henri aperçoit le solitaire dans lequel il reconnaît son ancien ami le mineur, le génie de la nature, qui, depuis leur première entrevue, a pénétré de plus grands mystères. Ils s'entretiennent ensemble, et Novalis est assez élevé, assez original pour se soutenir pendant toute cette conversation dans la situation extraordinaire où il s'est placé. Nous entendons des choses si nouvelles, que nous sommes étonnés de les comprendre, et que pas un mot ne nous fait redescendre de la montagne des merveilles. Combien ne fallait-il pas que l'esprit du poète fût pénétré des choses de la nature, et que son imagination en revêtît toutes les couleurs !

Novalis, nous apprend Tieck, voulait faire parcourir à son héros le monde entier ; il devait puiser à la source de toutes les sagesse, passer quelques mois dans les bocages de Sakontala avec les débris de la science des brames, jouer un grand rôle à Constantinople, et après maintes aventures, rentrer en Allemagne où s'ouvrirait une grande lice poétique dont Henri remportait le prix en décrivant dans un poème le combat du bon et du mauvais principe. Nous voilà déjà bien loin du but que nous nous étions figuré au départ. Notre joli rêveur de la première page devenu une infusion de toutes les sagesse antiques ! Ce n'est pas tout encore. Il devait être glorifié, c'est -à-dire qu'il allait réconcilier la vérité et la fable, qu'il trouverait le moyen d'unir le présent, le passé, l'avenir.

Cette grande œuvre de la poésie s'est accomplie quelquefois. Nous voyons dans les œuvres des grands génies la fable et la vérité se donner la main : les plus grandes surprises, quand elles sont créées par un esprit puissant, nous trouvent crédules et ravis : tous les fantômes de Shakspeare, tous ses monstres, jusqu'au hideux Caliban, n'ont jamais été au-delà des forces de notre imagination, parce qu'ils sont toujours naturels et vrais. Mais quel chemin prendra-t-on pour suivre la poésie dans ces mystérieuses profondeurs, et quel miroir magique nous la montrera opérant et créant dans l'ombre ? Novalis a voulu personnifier et en même temps analyser dans son Henri toute l'action de la poésie et pour cela il n'avait d'autre ressource que l'allégorie. Mais c'est toujours une chute que de terminer un poème par une allégorie, et ici c'est une manière bien faible de trancher une difficulté immense. La poésie ne gagne rien à ce que nous sachions que Henri, après avoir trouvé une clef merveilleuse, pénètre dans un pays étonnant, où les fleurs et les oiseaux s'entretiennent ensemble, où il cueille la fleur bleue, qui entre ses doigts prend la forme de Mathilde, et que, devenu son époux, il fonde un empire dont le mineur, le comte de Hohenzollern, c'est-à-dire le génie de la nature et du passé, devient le principal ministre.

Novalis a encore bien moins réussi que Tieck dans la partie la plus ambitieuse de son entreprise. La poésie, cet être idéal, poursuivi avec tant d'ardeur, se rit de ses efforts, et garde toute sa liberté. Il est singulier que ces deux écrivains, si délicats, si profonds, si amoureux des mystères de l'art, n'aient pas compris qu'ils faisaient l'œuvre prosaïque des pionniers : pour mieux étudier la poésie, pour en mieux contempler les beautés, ils abattent les ombrages touffus où la nymphe se cache, et changent sa retraite en désert. Novalis se proposait encore d'autres travaux du même genre, dont la philosophie, la religion, l'amour, le commerce et le patriotisme auraient été les objets. Cet esprit infatigable ne se serait donné de repos qu'après avoir étudié l'homme sous toutes ses faces ; il se sentait lié à cette tâche pénible. On s'effraye à la pensée de ce travail aride et funeste à l'esprit qui s'y livre ; mais Novalis mourut jeune, et, après lui, Tieck, fatigué, se livra à des compositions plus faciles.

Leurs deux ouvrages sont restés presque sans lecteurs, malgré le charme des détails, tandis que les travaux des frères Schlegel, dans la haute critique littéraire, ont obtenu des succès beaucoup plus étendus et plus durables.

On peut cependant prendre à la lecture de ces deux livres un intérêt à peu près semblable à celui que nous offre un vieux roman. On se plaît à ces jeunes têtes poudrées, à ces costumes façonnés, à

ces sentiments que l'on reconnaît à travers le langage vieilli. Ainsi, en lisant ces deux histoires du peintre et du poète, on est assailli de toutes parts par le poétique souvenir des rêves gracieux et des vives impressions de l'adolescence et de la jeunesse. Dans aucun ouvrage, peut-être, la richesse et le vague des images qui flottent à ces âges de la vie devant notre imagination n'ont été mieux rendus que dans ces livres que l'on pourrait appeler les poèmes de l'adolescence.



LOUISE BRACHMANN

LE GUIDE (à la mort de Novalis)⁵.

Grand et brillant, un jeune homme descendait des hauteurs d'une montagne. Son air était doux et affable ; on dirait un éclair qui perce les nues.

Un grand flambeau à la lueur douce brillait dans sa main droite. A mesure qu'il se dressait souriant devant moi, il se dessinait plus libre dans mon esprit.

« Veux-tu, me dit-il, veux-tu, ma chère petite, errer avec moi dans l'univers à la douce lumière de ce flambeau, jusqu'à ce que l'ombre de ta vie commence à décroître ? »⁶

« Je t'accompagnerai bien volontiers, grand et doux jeune homme, lui répondis-je. M'apportes-tu des images suaves, des images de rose du haut des cieux qui sont ta demeure ? »

« Tu désires, me dit-il, voir des images qui surgissent du sein des sphères fortunées ; cependant je veux t'apprendre auparavant à connaître le chemin de la vie.

Ce flambeau te montrera l'endroit d'où jaillit la source de la joie...⁷

⁵ Traduction parue dans le *Tableau synoptique des littératures les plus remarquables* (Alexandre Timoni), Paris, 1856.

⁶ Une strophe non traduite.

⁷ Deux vers non traduits.

Le souffle de la musique des esprits qui coule des feuilles parviendra jusqu'à toi en sons clairs ; douce et lugubre en sortant des bosquets, elle roulera murmurante en s'échappant des ruisseaux.

Je descends moi-même dans chaque abîme, dans le royaume nocturne des gnômes, où les esprits se traînent sous des débris froids et pâles.

Puissent mes cris réveiller la vie assoupie dans la nuit de la pierre ! Puisse la puissance s'unir à la puissance dans la nuit mystérieuses des merveilles !

Puissent les étincelles mystiques s'échapper en brillant du métal vivant ! et puisse l'écho parler doucement du sein des demeures sombres des esprits !

C'est ainsi qu'un lien mystique retient la terre dans un chant inextinguible de vie ; ce terrain que ton pied effleure, ce sont les plages sacrées de l'amour. »

Il dit, et me montra aussitôt les traces paisibles que je devais suivre pour l'accompagner, et m'enseigna la manière de pénétrer les intentions de la profonde, de la divine nature.

Et je l'ai vu entouré de la divinité et brillant d'une lumière glorieuse, faire en grossissant le tour du monde au sein d'une carrière éclatante.

Puis laisser défaillir, doux et ému, les flammes de sa torche, et moi, sa compagne, je suis revenue alors de mon pèlerinage dans ma patrie.

Salut ! Sois constant à me diriger dans le sens interne et lumineux de la vérité...⁸

Sans doute tu te souviens encore souvent de moi, plein d'un amour doux et suave. Pour que mon nom reste gravé dans ton souvenir, sache que je m'appelle

Novalis.

⁸ Deux vers non traduits.

A propos de Louise Brachmann

Louise-Caroline Brachmann naquit le 9 février 1777 à Rochlitz, où son père, dont l'esprit cultivé exerça une grande influence sur sa fille, était secrétaire du cercle. Son talent pour la poésie se révéla de bonne heure. A Weissenfels, où son père fut placé en 1787, Louise fit, chez le comte de Hardenberg la connaissance de Novalis, et ce poète lui inspira cet enthousiasme et cette élévation de pensée qui le distinguaient lui-même. C'était surtout la poésie romantique du moyen âge qui avait de l'attrait pour elle. Recommandée par Novalis à Schiller, elle débuta comme poète dans l'*Almanach des Muses* de 1799, publié par cet illustre auteur. A partir de 1803, après la mort de ses parents, elle vécut d'abord à Jéna, puis, la plupart du temps, à Weissenfels, occupée de travaux littéraires, dont les publications suivantes furent les fruits : *Poésies*, 1800 & 1808 ; *Nouvelles et petits romans* ; *Morceaux* insérés dans des *Taschenbücher*, dans la *Harpe de Kind*. Une sensibilité tendre et profonde et une douce mélancolie distinguent les poésies héroïco-romantiques où elle chante l'amour malheureux, avec une vérité touchante. En 1820, elle compose les *Peintures empruntées à la réalité*. Trompée dans mainte espérance de bonheur, elle mit fin volontairement à ses jours, le 17 septembre 1822, en se noyant dans la Saale, pendant un petit voyage qu'elle fit à Hall.



NOVALIS et l'initiation

C'est d'Amour qu'il s'agit avec l'initiation de Novalis, d'Amour et de Connaissance, comme pour Maître Eckhart, et d'amitié divine aussi, celle que professèrent les Amis de Dieu en Allemagne ; c'est enfin d'une Présence intérieure, « au-delà de toute sensation concernant l'amour ou la connaissance » (M.-M. Davy) qu'il est question dans son initiation.

Une longue expérimentation de la voie du poète romantique permet de conclure à la double généalogie spirituelle de Novalis : d'une part, celle des *Fedeli d'Amore*, reliant l'expérience de Dante et de ses contemporains (Cavalcanti), en Italie, aux commencements du 14^e siècle, à sa propre expérience amoureuse (Sophie von Kühn) ainsi qu'à son enseignement, *jusqu'à nos jours*, et celle des Amis de Dieu, d'autre part, de Strasbourg et de Bâle (l'Ami de Dieu de l'Oberland), dans la seconde moitié du 14^e siècle, relayée deux cents ans plus tard par l'œuvre immense du théosophe de Görlitz, Jacob Boehme, qui aboutit à lui également (« Christus *und* Sophie ») pour nous atteindre *de nos jours* encore.

L'histoire des idées ne retient que les influences littéraires et philosophiques, elle s'attarde sur les conditions générales (le milieu) de la naissance d'un poète sans comprendre qu'il s'agit de bien autre chose avec les initiés qu'ils aient ou non connu un maître visible. D'initié, de maître visible, la biographie de Novalis ne parle pas – d'influences certaines, elle évoque celle, d'ailleurs tardive, de Jacob Boehme. Mais du maître invisible, il n'est jamais question. Or, c'est la *Vita nova* de Dante qui explique l'initiation à l'Amour de Novalis, et la mystérieuse figure de l'Ami de Dieu de l'Oberland, tout autant que l'œuvre de Jacob Boehme, qui permet de suivre Novalis dans son cheminement initiatique : le Christ et *Sophia*, la Sagesse divine.

Lorsque Novalis quitta la manifestation terrestre, à 29 ans, ce fut pour entrer dans le désert de la « nue Dété », où l'amour et la connaissance cèdent devant l'*inconnaissable* – et ce fut alors, pour le poète, que son âme d'homme « transfiguré », retrouva, au terme de son pèlerinage terrestre, sa condition d'avant sa création.

Nous, disciples de Novalis, devons méditer toujours cette double généalogie spirituelle qui nous renseigne sur notre propre itinéraire autant que sur le mystère de nos liens, de notre intimité avec lui.

NOVALIS 2008
Réception de Novalis en France

NOUVEAU CATALOGUE 2010

Volume 1 – Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1^{er} novembre 1900.

« Dans son livre *De l'Allemagne*, – qu'il paraît avoir écrit surtout pour déprécier, aux yeux du lecteur français, les poètes allemands ses confrères, – Henri Heine consacre à Novalis un petit chapitre dont on a vanté souvent la piquante et gracieuse ironie. Après avoir dit que « le véritable nom de ce poète était Hardenberg, » et après avoir donné sur sa vie et son œuvre quelques renseignements [sic], pour la plupart inexacts, il raconte qu'il a connu autrefois une jeune Allemande qui admirait Novalis... »

Volume 2 – Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.

« Souvent nous avons promis à nos lecteurs de leur révéler en détail ce qu'il y a de catholique dans cette vaste littérature d'outre-Rhin, mine immense où peuvent creuser à leur gré toutes les croyances, toutes les imaginations, toutes les fantaisies de l'homme, sûres d'y trouver à chaque pas d'inépuisables richesses et des merveilles sans cesse renaissantes... »

Volume 3 – Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895.

« Il faudrait refaire l'histoire des théories littéraires des dix dernières années pour comprendre le prestige exercé sur quelques esprits de ce temps par le poète allemand connu sous le nom de Novalis. »

Volume 4 – Eugène Lerminier, *Extrait d'Au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.

« A ceux qui doutent encore que la philosophie et la science des idées puissent élever dans l'âme des émotions tragiques et décider de la vie, il faut montrer Novalis. »

Volume 5 – « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.

« Novalis est pour les Allemands un nom si pieusement, si tendrement aimé, la grave Allemagne l'a traité avec une affection si paternelle, qu'on a recueilli sur sa vie les moindres détails. »

Volume 6 – [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.

« Frédéric de Hardenberg est un des auteurs les plus originaux que l'Allemagne ait produits ; il mourut cependant trop jeune pour que son génie poétique pût se développer dans toute sa vigueur et dans toute son originalité. Les ouvrages qu'il a laissés ne sont pour la plupart que des fragmens [sic]. C'est peut-être ce qui explique pourquoi cet écrivain est si peu connu en France, quoiqu'il réunisse au plus haut degré ce qui caractérise les grands poètes de la Germanie moderne... »

Volume 7 – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.

«NOVALIS. L'histoire de la philosophie allemande présente, à la fin du XVIIIe siècle, un écrivain enthousiaste, un penseur subtil et charmant, qui occupe, au-dessous des métaphysiciens illustres, une place à part... »

Volume 8 – Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.

«Le romantique d'outre-Rhin naquit comme verdit le sol sous une pluie printanière. Pluie d'avril qui fait s'ouvrir les premiers bourgeons aux arbres, éclore marguerites et violettes dans les prés. Ses œuvres sont comme des lilas en fleur, elles vous montent doucement à la tête, en songes et en rêveries. Un souffle d'enthousiasme, de jeunesse et de confiance anime les écrits de ces jeunes dieux qui s'en vont, étonnés, ravis de leur propre existence, suivant leurs visions et respirant le parfum de leur propre cœur, dont ils font leurs délices. »

Volume 9 – [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.

« Les parens [*sic*] couchés dormaient encore, l'horloge sonnait l'heure avec un bruit uniforme, les fenêtres cliquetaient et le vent sifflait au-dehors, la chambre s'obscurcissait tout à tour et s'éclaircissait par les rayons de la lune. »

Volume 10 – Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.

« Ce n'est pas sans un sentiment de crainte et de vénération que j'entreprends d'écrire cette biographie. Novalis est pour moi comme une de ces saintes reliques placées au fond d'un sanctuaire. Si on les regarde de loin, on ne les connaît pas ; si on y touche d'une main trop hardie, on les profane. Car voyez cette âme vierge et profonde de poète qui se referme avant que d'être assez mûre ; ces œuvres de génie qui s'interrompent brusquement dans le moule où elles étaient jetées ; cette vie qui tombe encore chargée de fleurs ; cette voix pleine de vie et de religion qui ne rend plus qu'un son douloureux et devient muette : tout cela ne mérite-t-il pas grand respect et grande pitié ?

Aucun poète n'a pénétré plus avant dans les mystères de la vie intérieure que Novalis. »

Volume 11 – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier, Mémoires de la Section des Lettres*, 1847.

« Ce poète n'a pas manqué à la gloire naissante du métaphysicien. Subtil et ferme tout ensemble, mystique et audacieux, image assez fidèle, en un mot, de la doctrine du maître, l'écrivain dont je parle ne peut être oublié désormais dans l'histoire de la philosophie allemande. **Parmi les noms déjà célèbres qui sont comme le cortège de M. de Schelling, le premier en date et l'un des plus brillants est le nom charmant de Novalis.** »

Volume 12 – Louis Angé, « Vers l'aurore d'une fraternité intellectuelle des Nations, la « mission » du poète Novalis », *La Nouvelle Revue*, Paris, 1924.

« Connaissez-vous plus étrange, plus attirante, plus passionnante figure que celle du douloureux jeune homme qui, n'ayant pas encore vingt-neuf ans, s'éteignait, un matin du printemps 1801, sous le ciel brouillé de la Saxe, après avoir porté, sur la fragilité de son front d'ivoire, toutes les souffrances et toutes les extases inhérentes à l'enfantement d'un monde nouveau ? »

Volume 13 – Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.

« Novalis (1772-1801), pseudonyme littéraire de Friedrich von Hardenberg, est peut-être, à côté de Tieck et de Schlegel, le représentant le plus parfait du romantisme germanique. »

Volume 14 – Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.

« Comme Tieck ou Frédéric Schlegel, Novalis appartient surtout à l'histoire de la littérature ; c'est une âme essentiellement poétique et son œuvre, interrompue si brusquement, le montre avant tout poète. La première romantique a été une école littéraire ; mais elle a aussi prétendu faire la poétique et même la métaphysique de son œuvre artistique ; elle se rattache à Fichte autant qu'à Goethe ; elle rêve d'une conciliation définitive entre l'art et la philosophie. »

Volume 15 – Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.

« Rares sont les historiens de la littérature qui conservent l'intégrité de leur sens critique devant l'univers changeant et féérique qui se déploie dans l'œuvre du magicien Novalis. »

Volume 16 – Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.

« A l'âge où les écrivains commencent d'ordinaire leur carrière, Novalis finissait la sienne. Le torrent et le tourbillon de ses pensées l'avaient brisé ; il disparut, jetant sur l'abîme du temps quelques fragments et quelques pages. – Poète au cœur pur, que tes pages nous sont précieuses ! que tes chants nous sont chers ! »

Volume 17 – Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.

« On se tromperait si on ne voyait dans *Henri d'Ofterdingen* que l'essor d'une imagination élevée et féconde ; cette œuvre nous offre encore l'expression la plus exquise et la plus chaste du culte de l'Allemagne pour la nature. »

Volume 18 – Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.

« Novalis n'avait pas vingt-neuf ans lorsqu'il expira. Il eût réalisé de vastes espérances, s'il eût joui d'une plus longue vie. »

Volume 19 – Teodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.

« C'est incontestablement cette tragédie de ses fiançailles avec Sophie von Kühn qui a allumé au cœur de Novalis l'ardent et lumineux génie poétique destiné depuis lors à ne plus s'éteindre... »

Volume 20 – Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.

« Si jamais la Nature auguste et vénérée,
Eut un amant divin de sa beauté sacrée,
Qui, vers le grand secret ne cessant d'aspirer,
Nuit et jour épiât ses pas pour l'adorer... »

Volume 21 – Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894.

« Le poète qui s'était trouvé dans les *Hymnes à la Nuit* devait se développer encore dans les *Chants spirituels*, et dans le grand roman que sa mort laissa inachevé, *Henri d'Ofterdingen*. Mais le penseur avait dégagé en même temps, dans les *Disciples à Saïs* et dans ses *Fragments*, l'esquisse d'une philosophie qui peut trouver place parmi les plus nobles, parmi les plus puissants efforts de l'esprit humain. »

Volume 22 – Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893.

« La profondeur de son sens symbolique dépasse assurément ce qu'ont écrit les autres poètes de l'École romantique allemande. »

Volume 23 – Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911.

« Si l'on veut définir d'un mot le caractère essentiel de la pensée de Novalis, on devra, je crois, dire qu'elle est profondément et en toute sincérité mystique. Novalis appartient à cette lignée de mystiques allemands qui, d'Eckhart, Suso et Tauler, à Jacob Böhme, puis de là au piétisme du XVII^e et du XVIII^e siècles, s'est constituée à peu près sans interruption jusqu'à l'époque du romantisme. »

Volume 24 – Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907.

« Novalis est le seul vrai poète de l'école romantique. Ce n'est qu'en lui que toute l'âme du romantisme est devenue chant et seulement chez lui de manière exclusive. Les autres, si on peut dire qu'ils étaient des poètes, n'étaient que des poètes romantiques. »

Volume 25 – Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868.

« Novalis s'est emparé de l'homme de la montagne, du mineur dont il arrange et compose le poème à l'aide la tradition. La nature ne parle qu'à l'homme libre : lui seul comprend ses langues mystérieuses... »

Volume 26 – Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905.

« Si la correspondance de Novalis nous permet de saisir sur le vif l'action directe de l'auteur de *Don Carlos* sur la jeunesse contemporaine, son œuvre littéraire, bien que déjà davantage dégagée de cette influence, en garde cependant plus d'une empreinte définitive. »

A handwritten signature in cursive script, reading "Friedrich von Hardenberg". The ink is dark and the handwriting is fluid and characteristic of the late 18th or early 19th century.

SOMMAIRE

Document biographique

- Novalis et Schelling.

Documents littéraires et témoignages

- E. N., « Le roman esthétique en Allemagne. *Henri d'Ofterdingen, de Novalis* » (suite & fin), *Le Semeur*, 12 mai 1847.
- Louise Brachmann, « LE GUIDE (à la mort de Novalis) », traduction française, Paris, 1856.

Novalis et l'initiation

- Généalogie spirituelle de Novalis.

NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-10.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2006-2010